

disparaissent, on remarque que le niveau des fleuves baisse, que le vent est plus chaud et souffle avec plus de violence et, enfin, que l'air est moins pur et les maladies pulmonaires plus fréquentes. On dit qu'à Pesth, Presbourg et à Vienne, la vie est insupportable pendant près des trois-quarts de l'année.

Depuis que les environs de Rio Janeiro sont déboisés, la fièvre jaune ravage la population de cette ville.

Quelques pays ont compris combien il importe de conserver les forêts. L'année dernière, en Suède, on a passé une loi défendant d'abattre les arbres qui auraient moins de sept pouces de diamètre et moins de seize pieds de hauteur. En Suisse, on a fondé une société pour encourager le peuple à faire des plantations. Tout cela suffit pour nous démontrer toute l'utilité des forêts et porter nos cultivateurs, surtout ceux qui sont établis dans les vieilles paroisses, à planter des arbres sur leurs terres.

La pose du câble direct entre les Etats-Unis et l'Irlande a été complétée mercredi après-midi, 9 courant. Une communication télégraphique est maintenant établie entre l'Irlande et la côte du New-Hampshire, et pour la première fois deux lignes distinctes relient l'Europe au continent américain.

LES COURSES D'ASCOT

C'est une des fêtes de la joyeuse Angleterre; et certes, quoiqu'on dise, elle mérite son nom. Voici juin, et elle est toute en fleurs. Windsor et Ascot, sites charmants et beaux, faits exprès pour servir de cadre au plaisir! Là-bas, juste assez loin pour dominer la foule sans s'y confondre, les tours massives de la demeure de ses rois, puis le parc immense, profond, ondulant ses grandes vagues vertes sous les cimes étendues de ses arbres touffus; et tout cela baigné dans cette rosée perpétuelle, duvet de cette verdure, jeunesse inaltérable de ces chênes centenaires. On va, et partout se découvrent, enfouis entre les massifs, découpant leurs toits fantastiques sur la teinte douce du ciel, les villas, les cottages, oasis pleines de fleurs et d'eaux vives. Plus haut « Ascot Heath, » dominant l'horizon, couronnée d'aubépines, et, sous la ramée, la verte et fine fougère s'étendant en longs éventails sur la terre humide et servant de relief au jaune glorieux des genêts fleuris et épineux qui scintillent au soleil.

La saison bat son plein, c'est le moment le plus brillant et le plus gai. C'est une date magique qu'on attend avec anxiété, consultant tous les horoscopes afin de savoir si le ciel sera bien bleu et le soleil bien pur!

Tout ce frais pays entre Windsor et Ascot prend soudain un air de liesse; tous les cottages couverts de chaume, toutes les gentilles maisons en briques rouges, aux verandahs peintes en vert, tous les petits châteaux du voisinage, sont envahis par la « crème de la crème » des « 10,000 du haut » (1); les hôtes habituels s'en vont, et, sur les pelouses, douces et molles, des femmes peintes et parées prennent la place des fillettes aux longs cheveux et des parents graves et tranquilles.

Le grand jour entre tous est le « Cup Day »; les deux qui précèdent semblent ne servir que d'avant-goût, et les plus vives émotions comme les plus belles toilettes sont réservées pour cette journée. Le matin, toute la campagne est éveillée, et expectante; dans les abords des villages, vit, se meut, s'agite toute cette population exotique qui suit et vit des courses: tourbe vicieuse, avide, joueuse, mendiante, misérable, fausse, dorée, pailletée, fripons de bas étage, saltimbanques, « Gipsies » à l'œil noir, et enfin ce peuple de jockeys, d'entraîneurs, de valets d'écurie; tandis que dans les coquettes maisonnettes s'épanouissant au grand soleil de la route, se lève le cœur content tout un essaim charmant; nul n'est indifférent, et le résultat des courses excite un intérêt sérieux et

profond, non-seulement chez les vieux papiers endurcis à toutes ces émotions, les seules qu'ils connaissent, mais chez les blondes filles de dix-sept ans qui ont engagé sur « Lazy Boy » plusieurs douzaines de paires de gants. Vers le midi, sur la route blanche qui s'étend sinueuse entre les haies vives, commencent à défilier les superbes « drags »; les coups de fouet cinglent l'air en retentissant et animent la fière allure des attelages magnifiques. Haut perchées sur la voiture, belles et rieuses, des femmes, mises comme pour le bal, regardent curieusement les enfants qui accourent sur le seuil des portes pour les voir passer, tandis que la mère, qui soulève son tablier pour s'abriter du soleil, les retient et les empêche de s'approcher trop de la voiture qui les fascine. Les hommes qui la montent sont, eux aussi, la fleur de l'Angleterre: grands, frais, la rose ou le gardenia à la boutonnière, la mine noble et aristocratique, ils mènent fièrement, jouissant, comme d'un exquis plaisir, de la course, de l'allure des chevaux, de l'air qui leur fouette le visage; beaucoup viennent de Windsor où ils sont en garnison; et plus d'une heureuse jeune fille prend place, en rougissant, mais triomphalement, sa mère derrière elle, sur le siège élevé à côté du beau « Guardsman » qui tient les rubans, et pour lequel son cœur a une secrète préférence. La vie en plein air, partie intégrante de toute existence anglaise, cadre préféré de tous les plaisirs, courses, chasses, déjeuners, cette vie à ciel ouvert est le triomphe de la jeunesse.

De loin on aperçoit les tribunes déjà remplies de mouvement et de couleur, de l'autre côté de la piste s'étagent un à un les « four in hand, » le bourdonnement des voix humaines commence à envahir la plaine. Les loges du « stand » se remplissent, les femmes arrivent, s'assoient, s'accourent comme au théâtre; le parterre, c'est la verte pelouse toute animée d'un va-et-vient incessant; les hommes affairés courent de l'un à l'autre, les petits carnets se tirent de la poche, et partout s'engagent les paris. Les toilettes sont éblouissantes; les bijoux, les soies les plus riches, les dentelles les plus magnifiques s'étalent comme dans un salon. On est entre soi, on s'aborde, on cause d'une loge à l'autre, par dessus la cloison basse qui sépare; les jeunes hommes passent et repassent, cherchent les visages amis, et arrivent donner leurs conseils; les petites mains gantées de clair serrent le programme des courses, on le commente avec passion. Sur les « drags » on se tient debout, et de la loge on fouille les loges de la tribune et la foule colorée et mouvante; on se reconnaît, on se salue, en attendant d'aller se rendre visite.

Mais soudain les conversations se taisent, les regards se tournent d'un seul côté, les paris sont suspendus. . . . C'est la royauté qui va apparaître, du côté de Windsor, venant droit au milieu du champ de course, on voit « the Master of the Backhounds » revêtu de son riche uniforme bleu à revers rouges; il est suivi de quatre « huntsmen » dont l'habit écarlate tache admirablement la verdure environnante.

Voitures et cavaliers arrivent d'un pas rapide, les harnais, les livrées miroitant au soleil; dans la première voiture, le jeune et aimable couple, cette aimable fille du Nord, souriant son doux et pur sourire. A leur vue, de toutes les poitrines sort franc et loyal le « hurrah » de bienvenue; les chapeaux s'élèvent dans l'air, les mouchoirs s'agitent. Ils ont passé, c'est fini. Alors, la préoccupation unique et absorbante s'empare de nouveau des esprits, et « Lazy Boy » et le « Baron » font céder la place aux Rois. C'est le moment; les numéros indicateurs ont glissé sur le poteau, et du crayon on a noté ou effacé un nom; on s'est plaint ou l'on s'est réjoui.

Ils sont là huit pur-sang, dont les maigres flancs palpitent déjà, aux naseaux frémissants, prêts à déchirer l'air qui leur semble une résistance; on se tient debout; pas une femme, personne ne reste immobile. Il y a un silence; le signal est donné. Ils partent, s'étendent un instant sur l'horizon comme un rapide éclair, puis reviennent: deux fois, trois fois le même manège se répète.—Ils sont partis.—Non, ils ne le sont pas.—Si, si!—« They are off. » Un cri de triomphe retentit et fait battre mille cœurs à l'unisson. Ils sont partis. . . . Comme un grand vol d'hirondelles s'enfuyant à ras de terre, ils dévorent l'espace; les yeux des spectateurs brillent, les regards se dilatent pour les suivre. . . . Déjà ils reviennent. . . . Ils passent à travers les rangs pressés qui bordent la piste; les chevaux bondissent presque dans leur course rapide, et tous ensemble martèlent le sol dont les éclats se lèvent derrière eux. La soie flottante des vestes des jockeys, soulevée et battue par le vent, frappe et retombe dans l'air avec le son d'un lourd bruissement d'ailes énormes. On parle à demi-voix, puis on crie, puis on suffoque. « Custard » est en avant! —Non, non, c'est « Baron! »—Par Dieu, c'est « Butterfly »!—Oui, oui, c'est « Butterfly »! Ils approchent du but, les corps des jockeys ployés sous l'énorme effort qu'ils s'imposent, de la voix, du geste, excitant, frappant, affolant la bête, déjà ivre de cette course ardente; les cols des montures sont jetés en avant, ces membres forts et fragiles semblent prêts à se briser sous l'impulsion désespérée de la dernière tension, « Lazy Boy » et « Butterfly » sont côte à côte; pendant deux ou trois secondes, les deux têtes se maintiennent à un niveau égal, mais, soudain, d'un coup de cravache triomphant, le jockey de « Lazy Boy » le cingle une dernière fois et, en deux bonds, lui fait dépasser le poteau. . . .

La foule se brise, il n'y a point d'autre mot; on se rue vers le triomphateur. . . . Les hommes courent d'un côté à l'autre, les uns semblant ne pouvoir contenir leur joie, les autres comme frappés de stupeur; les femmes battent des mains; pour un rien on se jetterait dans les bras des uns des autres; on s'écoule sur la verte pelouse, et le mouvement vient calmer cet instant de fièvre; les jeunes hommes traversent la piste en courant pour porter aux « drags » leurs félicitations et leurs condoléances; c'est aussi le moment où s'ouvrent les paniers aux flancs rebondis; les grands valets de pied poudrés sont déjà à la besogne; les viandes froides, les pâtés, les gelées les plus transparentes, les fraises les plus rouges, tout cela s'étale sur une nappe blanche, rien ne manque, ni les assiettes, ni les couverts, ni les fins cristaux; on mange en plein air, mais point du tout rustiquement; de tous côtés les groupes se forment, les bouchons de champagne se envolent en claquant et les verres se remplissent; chacun s'y met de bon appétit, et ce moment-là n'est point un des moins agréables; on se hâte un peu, car le temps est compté, il faut être libre pour la course qui vient; en attendant on en parle et l'on fait aussi quelques projets pour la soirée; ceux qui sont à Londres danseront, et les invitations au cotillon vont bon train, les autres feront leur whist entre eux et ravaudront sans fin sur les chances bonnes ou mauvaises des favoris du lendemain. Quelques-uns dîneront à la villa princière; ceux-là sont les heureux, et le monde semble trop étroit pour contenir leur félicité.

Encore une fois sur le poteau noir les chiffres blancs sont hisses. . . . On se disperse; la pelouse se vide peu à peu, chacun reprend sa place; le soleil est déjà haut dans le ciel, et verse obliquement ses chauds rayons sur la plaine découverte; l'animation dure et se soutient; l'une

après l'autre, les courses sont courues, et à chacune l'intérêt est à son comble. Ce pendant, avant la dernière, beaucoup de ceux qui s'en retournent à Londres sont partis; il faut s'habiller pour les dîners, et il y a juste le temps. . . . Enfin, tout est terminé, les voitures repartent, les tribunes sont vides, les routes de tous côtés sont pleines de bruit et de vie, le soleil jette ses derniers rayons sur la scène si animée tout à l'heure, et maintenant déserte, et au loin on entend les chants avinés et la grosse joie des hommes qui s'en vont boire dans les « public houses. » Les grilles des maisons s'ouvrent l'une après l'autre, les voitures rentrent au gîte, et, ce soir, dans ces allées ombreuses, plus d'un jeune couple, oubliait pour l'instant et « Lazy Boy » et « Butterfly », regardera sentimentalement la lune monter à l'horizon et écouterait d'une oreille distraite le bruit du vent dans la feuille.

Au fond, c'est là l'Alpha et l'Oméga.

B.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Pâte pour le nettoyage de l'acajou.—Râpez 30 grammes de cire jaune dans un pot de terre vernissé; versez sur votre cire un demi verre d'essence de térébenthine, et mêlez-y 10 à 12 grammes de racine d'orcanette; remuez le tout quatre ou cinq fois, et au bout de quelques jours vous pourrez vous servir de votre pâte.

Autre.—Mettez dans un pot vernissé une égale quantité de cire jaune râpée, d'essence de térébenthine et d'esprit de-vin; mettez votre pot sur un feu doux, remuez bien votre mélange, tandis qu'il chauffe; quand vous voyez que la cire est bien fondue et mêlée au reste, retirez votre pot du feu, laissez-le refroidir; et lorsque vous voulez vous servir de ce vernis, mettez-en fort peu à la fois. Vous frottez avec un chiffon de laine.

Moyen de nettoyer les tissus de coton, de laine et de soie.—Mettez tremper des pommes de terre dans de l'eau pendant quelques heures, puis retirez-les et brossez-les bien. Cela fait, râpez les pommes de terre avec la râpe en fer-blanc ordinaire et de façon que la pulpe tombe sur un tamis de crin recouvrant un vase où se trouve un peu d'eau pure. Une fois les pommes de terre râpées, pressez la pulpe sur le tamis et faites-la égoutter dans le vase. Au bout de quelques minutes de repos, la fécule se sera déposée et vous prendrez l'eau qui se trouvera au-dessus d'elle et vous vous en servirez pour nettoyer les tissus de coton, de laine et de soie. Rien de plus facile: pour cela, on commence par étendre sur la table une toile parfaitement propre, comme s'il s'agissait de se préparer pour le repassage. Sur cette toile, vous placerez les étoffes à nettoyer et les frotterez délicatement et plusieurs fois de suite, avec une éponge fine trempée dans de l'eau de pommes de terre. Enfin, vous n'aurez plus qu'à rincer dans de l'eau ordinaire bien limpide et l'opération sera terminée.

Nettoyage des gants.—Le procédé le plus simple, consiste à prendre avec un chiffon de flanelle, un peu de savon en poudre, et à frotter avec soin sur la partie salie. On peut également se servir de la préparation suivante: savon en poudre 150 grammes; eau de javelle 165 grammes; faites une pâte, imprégnez-en un morceau de flanelle et frottez jusqu'à ce que la tache disparaisse.

Nettoyage et teinture de ménage.—L'eau dans laquelle ont bouilli les haricots blancs, a la propriété de nettoyer les toiles de couleur, sans enlever la teinture. La pelure légère qui enveloppe l'oignon, est employée par quelques bonnes ménagères à teindre des étoffes de soie et de coton, après les avoir trempées longtemps dans une légère dissolution d'alun, on fait bouillir cette pelure, et on met tremper l'étoffe dans cette décoction, plus ou moins de temps, selon qu'on veut donner plus d'intensité à la couleur, qui est d'un beau jaune.

Nettoyage des tableaux.—On nettoie parfaitement les tableaux et, en général, tous les objets peints à l'huile, en les lavant avec une brosse trempée dans de l'urine nouvelle ou dans de l'eau seconde légère. On termine en passant sur les peintures décolorées, une éponge ou une brosse chargée d'eau pure ou mieux d'eau chlorurée.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—Lafond et cie. 25 cents la boîte.

(1) « Upper ten thousand. » terme familier et habituel pour désigner les classes supérieures.